

## Echos du NIFFF

NEUCHÂTEL  
INTERNATIONAL  
FANTASTIC FILM  
FESTIVAL - 9<sup>ème</sup>

édition

30 juin au 5 juillet 2009

(Miroir, miroir, dis-moi...)

NEUCHÂTEL  
INTERNATIONAL  
FANTASTIC FILM FESTIVAL 9<sup>ème</sup> édition  
THE SWISS FILM FESTIVAL OF FANTASTIC FILMS AND CINEMA & ARTISTS AWARDS  
30 JUNE – 5 JULY 2009**Le jury international 2009 :**

Bong Joon-Ho, réalisateur  
(Président) / François Angelier  
journaliste / Joko Anwar,  
réalisateur / Gerard Soeteman,  
réalisateur / Erika Stucky,  
Chanteuse

**Les sections :**

*La compétition internationale (13 films)*

*Le "new cinéma" asiatique (8 films)*

*Les courts métrages suisses*

*Les courts métrages européens  
Swiss Art Video*

*Category III : La Transgression  
made in Hong Kong (5 films).*

*Sueurs Froides : Le Cinéma de  
genre scandinave contemporain*

*Une sélection Catégorie III (adultes  
seulement) du cinéma de Hong-  
Kong (5 films).*

*Carte blanche au réalisateur  
coréen Bong Joon-Ho, Président  
du Jury international (3 films).*

*L'Etrange : rétrospective du  
réalisateur japonais Shinji Aoyama  
né en 1964 (7 films).*

*L'illusionniste visionnaire :  
rétrospective du réalisateur  
américain William Castle (1914-  
1977) (7 films)*

*Programme Open Air (6 films)*

**(Pour plus d'informations,  
<http://www.niff.ch>)**

Comme vous avez été très peu nombreux à découvrir nos lignes sur le NIFFF 2008, je me permets d'initier le billet 2009 avec la question déjà posée il y a douze mois :

*Connaissez-vous ce Festival qui s'est spécialisé dans les films (franglais oblige) "Fantastic, Ghost, Survival, Vampire, Gore, Splatter, Possession, Haunted House, Science Fiction, Horror, Slasher, Shocker, Terror, Meat, Ultra-Violent, Zombie, Demonic, etc" ?*

Fondé en 2000, le **NEUCHÂTEL INTERNATIONAL FANTASTIC FILM FESTIVAL** se définit comme un festival ouvert à tout film qui sort des sentiers battus, qui est en décalage avec "la réalité ordinaire". D'où une programmation très variée qui va des grosses productions aux films d'auteur. Le but du Festival est de s'ouvrir à toutes les formes de cinématographies du monde. Le NIFFF s'est donné comme parrain l'artiste Hans Ruedi Giger et remet à ses lauréats des "Narcisses".

Si un modeste compte-rendu se trouve sur e-media, c'est bien

parce que les genres de films, ou les films de genre présentés au NIFFF attirent avant tout **un public jeune!**

En moins de dix ans, le NIFFF a vu le nombre de visiteurs passer d'environ 2000 à près de 22'000 en 2009. Il a réussi à fidéliser une vaste audience venant de toutes les régions linguistiques de Suisse et aussi de l'étranger. La couverture de presse internationale du NIFFF en fait un des grands "petits festivals" (à l'instar du Festival de Locarno).

Pour sa deuxième collaboration avec le NIFFF, la photographe Jelena Barraud propose une relecture d'un classique de la peinture fantastique du XIXe siècle, « All is Vanity » de l'Américain Charles Allen Gilbert (1873 – 1929). Ce n'est plus une jeune femme, mais un homme qui contemple son reflet, un reflet, mais est-ce bien le sien ? Il en résulte une expression vibrante du fantastique : le double, le miroir, l'illusion. Que voit-il ? Et nous, en dehors d'une tête de mort qui surgit de draperies veloutées, d'un être jeune et beau dont le reflet ne semble pas tout à fait .... que voyons-nous ?

## Affiches retrouvées des précédentes éditions :

2000



2002



2004



## Petite histoire du NIFFF

Le Festival a invité et accueilli chaque année des hôtes de marque dont la liste ne cesse de s'allonger : Jess Franco, Joe Dante, George A. Romero, Terry Gilliam, Dario Argento, John Howe, Marc Caro, Kiyoshi Kurosawa, Park Chan-Wook, Ray Harryhausen, Roger Corman, Phil Tippett, John Landis, Jaume Balaguero, Ryoo Seung-Wan, Ruggero Deodato, Syd Mead et autre Hideo Nakata et pardon pour les noms que j'ai oubliés!

Au fil des ans, la vitalité du cinéma asiatique s'est imposée dans le genre "fantastique", c'est pourquoi le Festival lui consacre une compétition propre dans laquelle se mêlent chaque année comédies, films d'horreur, thrillers, mélodrames, films de sabre, épopées historiques, etc.

Les festivaliers peuvent ainsi explorer la formidable diversité de cinématographies souvent méconnues. Les sections sont multiples, les choix difficiles, les séances souvent uniques, et les nuits longues (certains programmes commencent après minuit et se terminent à l'aube). Ce petit festival n'a rien à envier aux grands : même avec une bonne organisation, on ne peut guère voir plus du quart des quelque 120 projections proposées par le NIFFF.

Nous sommes des fidèles du NIFFF depuis sa création, et le voyons grandir avec intérêt. Ses invités sont prestigieux et toujours plus nombreux, son organisation se peaufine, sa publicité s'affine. Il y aurait sans nul doute une jolie étude à faire sur l'évolution du design des affiches du NIFFF. Malheureusement, elles sont difficiles à retrouver pour qui ne les a pas collectionnées en version papier! Vous pouvez voir dans la colonne de gauche des

pages 2 à 4 une reproduction de celles que nous avons retrouvées sur le Net. Si nous réussissons à compléter l'éventail, nous tenterons une étude comparative....

Nous avons jeté notre dévolu sur six sections qui présentent des longs métrages. Cette fois-ci encore, nous faisons l'impasse, à regret, sur les courts métrages. Idéalement, nous aimerions renouer avec une vieille tradition, celle de voir un court métrage avant un long métrage, et que le long en question ne dépasse pas 100 minutes! On peut rêver!

Le Palmarès 2009 est le suivant :

Prix H.R. Giger "Narcisse" du meilleur film à **Fish Story** de Yoshihiro Nakamura, Japon.  
Mention spéciale du Jury international à **Infestation** de Kyle Rankin, USA.

Méliès d'argent du meilleur long métrage européen à **Left Bank** de Pieter Van Hees, Belgique.

Prix de la jeunesse à **Fish Story** de Yoshihiro Nakamura, Japon.

Prix Titra Film à **Antichrist** de Lars von Trier.

Prix H.R. Giger "Narcisse" du meilleur court métrage suisse à **Le Petit Dragon** de Bruno Collet.

Nomination pour le Méliès d'or du meilleur court métrage européen à **Tile M for Murder** de Magnus Holmgren, Suède.

Prix TSR du Public à **Connected** de Benny Chan, Chine-Hong-Kong.

Prix du meilleur film asiatique à **The Handsome Suit** de Tsutomu Hanabusa, Japon.

Prix Mad Movies du film le plus "Mad" à **Left Bank** de Pieter Van Hees, Belgique.



**Affiches retrouvées de précédentes éditions:**  
2005



2006



2007



## Rétrospective William Castle

William Castle (1914-1977), acteur, réalisateur et producteur américain est né William Schloss, et on dit qu'il a simplement traduit son nom germanique en anglais, pour créer son pseudonyme. On dit qu'il a commencé sa carrière d'acteur à Broadway, à l'âge de 15 ans, en se faisant passer pour le neveu de Samuel Goldwyn. Sa première mise en scène fut celle de *Dracula* au théâtre, il avait alors 18 ans. Il travailla pour la radio, écrivit des dialogues et des scénarios pour la Columbia. Entre 1943 et 1974, il dirigea une soixantaine de films, qui n'ont peut-être pas marqué la mémoire collective. Mais une chose est certaine, Castle avait un don exceptionnel pour inventer d'irrésistibles stratégies promotionnelles : sièges qui tremblent de peur sous votre séant, lunettes spéciales bicolores pour distinguer les fantômes (ghost viewers), vente de polices d'assurance aux spectateurs à qui on garantissait un enterrement gratuit s'ils mouraient de peur, infirmières, brancards et corbillards prêts à l'entrée du cinéma... Aller voir un film de Castle, c'était un peu embarquer sur le train fantôme du Luna Park, et ses films attirèrent les foules. "Criez au bon moment, cela peut vous sauver la vie!"

Tout lui était bon, dans ses années d'intense activité, pour ramener au cinéma le public en train de prendre goût au petit écran. Dans les années 1950, en plein Maccarthysme, le cinéma connut un fort recul des entrées. Pour attirer les spectateurs, on proposait de multiples bonus, comme le 3D, le Cinerama, la VistaVision, le Cinemascope, l'Actionscope, le Colorscope, le Regalscope, le Tohoscope, et autres machin-scopes dont peu ont eu une longue exploitation. Le Smell-o-Vision et le Sensurround, ça vous dit quelque chose ? Mais

aviez-vous vu ou entendu parler de *Johnny Stool Pigeon* (1949), *The Tingler* (1959), *House on Haunted Hill* (1959), *13 Ghosts* (1960), *Mr Sardonicus*, (1961), *I saw what you did* (1965)? Qu'en reste-t-il de nos jours ? Et pourtant, de très grands noms du cinéma figurent à certains génériques : Joan Crawford, Vincent Price, ou encore John Ireland, Elisha Cook Jr.

William Castle avait acheté les droits du roman d'horreur *Rosemary's Baby* d'Ira Levin (publié en 1967), mais la production, Paramount Pictures, rendue frileuse par la réputation de Castle de spécialiste de films B, lui préféra Roman Polanski. Castle est néanmoins producteur de ce film mythique dans lequel il fait une apparition "caméo"! Une astuce chère à Hitchcock, son aîné de quinze ans et sans doute son modèle!



On dit que Castle imita Hitchcock, entre autres en apparaissant, comme lui, dans certains de ses films ou dans les lancements. Il mit ainsi au point une image de lui le montrant dans un fauteuil de metteur en scène, de profil, fumant un gros cigare!

Affiche NIFFF de l'avant-dernière édition :

2008, premier "miroir" :



*House on Haunted Hill* de William Castle, 1959



Castle et l'ombre du Tingler

Près de quarante ans après la sortie *House on Haunted Hill* (*La Maison de tous les Mystères*, 1959) et *13 Ghosts* (1960), Terry Castle, fille de William Castle, a estimé que le moment de renouer avec le succès de son père était venu. Elle a négocié un projet avec la Warner et fonctionné comme productrice et consultante sur les remakes de *House on Haunted Hill* (William Malone, 1999) et *13 Ghosts* (Steve Beck, 2001). Que vous trouverez sur DVD, si le cœur vous en dit.

Le projet de la rétro William Castle est né d'une collaboration avec la Cinémathèque Française, qui montre cet été quelque 75 films dans lesquels Castle a œuvré comme réalisateur ou producteur ou acteur, ou tout à la fois. Le NIFFF a sélectionné sept titres, parmi lesquels nous en avons choisi quatre. Pour le plaisir de revoir certains acteurs et celui de se remettre dans la peau du public de Castle. Le NIFFF y avait mis du sien : on a eu droit aux "ghost viewers", au squelette phosphorescent qui glisse sur un fil au-dessus de nos têtes, aux jeux de lumières, aux objets

lancés non identifiés, à l'infirmière sexy qui nous ausculte à l'entrée, aux vendeurs d'assurance-vie... Dans une ambiance de champ de foire, le public déchaîné de 2009 criait, hurlait, riait sataniquement, jouant le jeu comme le public d'il y a cinquante ans! L'interactivité, tout est là! Ou appelle-t-on cela "Happening" ?



William Castle entre deux "proches collaborateurs"

*House on Haunted Hill* (1959) est le récit d'une nuit dans un manoir qui tient du blockhaus stalinien et de l'art déco. Un riche excentrique a promis une somme rondelette à cinq invités s'ils restent jusqu'à l'aube. Mais la maison est hantée, d'étranges phénomènes se produisent, la mort frappe et chacun se méfie de chacun. Intrigue sans véritables surprises, déroulement selon les codes du genre. Si ce film mérite d'être vu, c'est surtout pour Vincent Price dont on déguste l'ironie et la méchanceté des répliques. L'accumulation d'effets prétendument effrayants ne convainc guère. Entre thriller et histoire de fantômes, ce huis clos a peu à offrir et ni Julie Mitchum (sœur de Robert) ni Elisha Cook Jr n'y changent quoi que ce soit.

*The Tingler* (1959) est le nom donné à l'excroissance qui se forme sur la colonne vertébrale de l'individu soumis à un stress extrême, la peur par exemple : une sorte de parasite qui tient du

**13 Ghosts** de William Castle, 1960 :



myriapode sans queue ni tête et grossit à l'aune de la peur. Le chirurgien Warren Chapin (Vincent Price) réussit à extraire le tinger sur le cadavre d'une sourde-muette, mais ce frisson solidifié lui échappe pour semer la panique parmi les spectateurs! Une seule parade pour l'empêcher de croître : hurler de peur! Le public du NIFFF a donc hurlé à qui mieux mieux, tandis qu'un objet humide non identifié était lancé et relancé dans le noir. Sous l'écran, une demoiselle très sexy (une vraie!) luttait avec la bête pur plastique, amenée par l'Américain Bruce Goldstein du Film Forum, qui présentait la rétro Castle. Il ne manquait que les fauteuils équipés de moteur!

Pour **13 Ghosts** (1960), chacun recevait des lunettes "spéciales" (ghost viewers), censées faire apparaître ou disparaître les fantômes. Partiellement thriller, partiellement film de fantômes (même un lion fantôme, la gueule pleine... et son dompteur décapité!), ce film fonctionne sur les bons vieux codes du genre : portes qui grincent et se referment toutes seules, fenêtres qui claquent, ombres menaçantes, son hors champ terrifiant, ouvertures secrètes, parquets qui craquent, objets qui s'animent, hullements, hurlements, et tutti quanti. Les protagonistes font même une partie de Ouija (Oui - Ja!!), un jeu de médium qui annonce la mort d'un membre de

la famille... Les lunettes du NIFFF avaient pour unique effet de nous faire voir la copie très usée en bleu ou en rouge. Et il fallait de bons yeux pour distinguer les hyalines silhouettes blanchâtres des fantômes (en surimpression négative) ! À mi-film, le suspense se concentre sur un magot caché dans la maison et quelqu'un prêt à tout pour le récupérer. Heureusement un fantôme va sauver un innocent avant d'être complètement escamoté de l'intrigue, comme les autres.

***I saw what you did*** (1965)... ***and I know who you are*** ! Telle est la petite phrase assassine que deux adolescentes et une fillette susurrent au téléphone, dans une frénésie d'appels anonymes qu'elles font en l'absence des parents. Mais elles ont composé le mauvais numéro ! Pas de fantômes, mais un thriller, ou doit-on dire un "shocker" dans lequel John Ireland a une forte tendance à jouer du couteau. On y retrouve Joan Crawford, censée avoir séduit Ireland. L'actrice, de dix ans l'aînée de son partenaire, joue une séductrice défraîchie, prête à tout pour harponner le mâle : de quoi le pousser à bout! Drame d'un homme qui n'en peut plus d'être brimé par les femmes, jeux dangereux d'adolescentes ! Une belle photo noir-blanc et des acteurs qui tiennent la route nous font oublier quelques maladresses de scénario.

### **Catégorie III (adultes seulement) du cinéma de Hong Kong (1988 à 1997)**

À l'origine, la Catégorie III était censée permettre la sortie de films d'art et essai étrangers et plus généralement, des films considérés comme "sensibles" par les autorités. Mais très rapidement (dans les années 1990), cette catégorie est devenue le rendez-vous d'un

cinéma de la transgression et du défi à la censure. Alors que s'approchait la date de 1997 (la reddition de Hong Kong à la Chine), toujours plus de cinéastes saupoudrent leurs films de violence et de sexe,... pendant qu'il est encore temps ? Se retrouvent en catégorie III des films de réalisateurs confirmés aussi bien que de débutants dont l'audace est d'oser un

## Rencontres :



Anais Emery, Directrice artistique et Bruce Goldstein du Film Forum



Le réalisateur danois Ole Bornedal



Julien Sévéon signant pour le président Pierre-Yves Jeanneret un exemplaire de Catégorie III



Le président du Jury de la compétition internationale Bong Joon-Ho et Annick Mahnert, membre du comité d'organisation

message politique ou des scènes érotiques.

Mais il y a surtout des films de l'outrance en tout genre. Plus on met d'hémoglobine, de nu, de castagne, de cannibalisme, de massacres, de perversions sexuelles, de charcutage, bref, plus ça horripile et ça choque, mieux c'est (pour le tiroir-caisse!). En fait, il était patent que plus un film comprenait de scènes insoutenables, plus vite il était noté "Catégorie III", et mieux il se vendait! Un fourre-tout, et pardon pour ce mauvais jeu de mots! Les quatre films que nous avons vus ont été présentés par LE spécialiste de la Catégorie III, Julien Sévéon. Ce journaliste de MAD MOVIES disserte avec passion sur les fleurons de cette catégorie, et leur prête, dans ses exégèses absolument convaincantes, une vaste richesse d'intentions, de qualités techniques et d'audaces. Nudité, totale pour les femmes, partielle pour les hommes, sexe gore, sexe torride, fluides en tout genre, sadisme, anormalité, démente, débordements, outrances, excès.

***Ebola Syndrome (Yi Boh Laai Beng Duk)***, d'Herman Yau, 1996. Le film se déroule à Hong Kong, en 1986. Sam, un employé de restaurant (bête de somme exploitée) tue sauvagement le couple qui l'employait et s'enfuit en Afrique du Sud, où il retrouve du travail dans un restaurant. À nouveau, il est exploité et sous-payé. Sa vie change le jour où il viole une noire... atteinte du virus d'Ebola. Tout va se précipiter : il tue patron et patronne, les hache menu comme chair à pâté (pâté qu'il baptise "African Bun") et ajoute ce hamburger très particulier au menu du restaurant. Les clients ravis en redemandent, le virus se répand, tandis que Sam se porte bien, il n'est que porteur. Lorsque la police sud-africaine commence à soupçonner quelque chose, Sam repart à

Hong Kong, avec les économies de ses anciens patrons, et y mène grand train, tout en continuant à contaminer le plus grand nombre possible. Cannibalisme, viols, mutilations, meurtre, sexe crade, c'est ce qui fait de ce film "*un exutoire libérateur*", affirme Julien Sévéon.

Anthony Wong est Sam, le bouc perpétuellement en rut et en colère. Il est bestial, brutal et sème la mort. D'esclave soumis, il devient un tyran et un tueur, certains verront là une revanche du prolétariat... Dans ce genre de film qui marie le gore, le répugnant, le sadique, le brutal à l'état pur, on peut voir tout ce qu'on veut, sans doute. Si on a l'estomac solide, il paraît que ***The Bunman, the Untold Story*** (1993) de Danny Lee, également avec Anthony Wong et ***The Story of Ricky*** (1991) de Ngai Kai Lam, construits sur la même trame scénaristique (un homme disjoncte et sème l'horreur. À vos risques et périls! Mais sachez que Anthony Wong est l'une des figures-phares de l'ex-colonie, et peut jouer dans beaucoup d'autres registres.

Dans le film ***Erotic Ghost Story II*** de Peter Ngor (1991) qu'on pourrait qualifier de burlesque érotique en costumes, on retrouve Anthony Wong. Son personnage, le démon Wu-Tung, y possède un deuxième appendice viril dans le dos qui ressemble à un scoubidou, ce qui ne manque pas de pimenter ses orgies sexuelles. Grimé, outrancier dans ses mimiques, le chef ceint d'une crinière opulente, l'affreux Wu-Tung viole, mutile et tue pendant 90 minutes, à la recherche d'une démonsse qui devrait résister à ses assauts mortels. Beaucoup d'invention dans les scènes érotico-pornographiques, une image léchée (dixit Julien Sévéon), des décors soignés, de très beaux effets de draperies, voiles et soies aux couleurs

pastel : une splendide folie visuelle pour qui supporte l'indigence du prétexte qui sert d'histoire et les prolongations interminables de chaque scène.



Anthony Wong en Wu-Tung

**Viva Erotica**, de Yee Tung-Shing, 1996, exploite le thème du cinéma au cinéma. Shing est un jeune réalisateur dont les films ne marchent pas. Son producteur réussit à le faire engager sur un projet financé par un gros bras qui impose sa petite amie dans le casting. Ravissante certes, mais sans talent. Le diktat de la production transforme peu à peu le sage scénario de Shing en un film érotique avec scènes de nu, genre méprisé, conspué, mais plébiscité par ceux-là même qui le critiquent! Comédie leste et alerte, **Viva Erotica** ne manque pas de scènes plus ou moins érotiques et enregistre l'aisance et la complicité progressives des protagonistes. L'équipe de ce joyeux bordel qu'est le film devient une petite famille unie contre les aléas du métier, elle est même attachante. Cette comédie érotique est une critique de l'industrie cinématographique et du mauvais goût du public que ladite industrie cultive et exploite. N'y voit-on pas un réalisateur de la vieille école se suicider, dans l'indifférence générale, parce que plus personne ne prête attention à lui, encore moins à ses films ? C'est le film qui a le plus à dire et qui le dit avec un talent certain. Presque un OVNI parmi les cinq films présentés au NIFFF, mais peut-être pas dans le réservoir Catégorie III.

## Sueurs froides : le cinéma scandinave de genre actuel

Quoi de neuf dans les républiques de Finlande et d'Islande ? Et dans les royaumes de Norvège, de Suède et du Danemark ? On ne connaît guère les cinématographies scandinaves de ces, disons, 30 dernières années. Qui dit Suède, dit Ingmar Bergman. Qui dit Danemark, dit Lars von Trier et "Dogma 95". Finlande ? Les Frères Kaurismäki. Norvège ? euh..... Islande ? euh .....

Tout le monde devrait connaître des stars comme Greta Garbo, Ingrid Bergman, Liv Ullman, Lena Olin, Max von Sydow, et peut-être même Mads Mikkelsen, Ulrich Thomsen, Stellan Skarsgård... Tous ces Scandinaves sont connus grâce à des films américains et on a peut-être oublié leurs origines. Passage obligé à Hollywood ? Les choses vont peut-être changer après le succès de **Millenium, Män som hatar kvinnor**, de Niels Arden Oplev, qui nous est venu directement de Suède en 2009 !

Le NIFFF avait récompensé en 2008 d'un **Méliès d'argent du meilleur long métrage européen** le film du Suédois Tomas Alfredson **Let the Right One in** (distribué en Suisse par Ascot-Elite). C'est sans doute ce qui a entraîné la création d'une section scandinave au NIFFF 2009, qui proposait 7 titres dans cette section, parmi lesquels nous avons choisi deux films de vampires et un film noir.

**Kaelighed pa film** (*L'amour au cinéma*) de Ole Bornedal a été présenté au NIFFF sous son titre international, donc anglais (!) : **Just Another Love Story**, en présence du réalisateur. Le scénario de Ole Bornedal est digne de l'intrigue de **I married a**

**Dead Man** (1943) de William Irish dont il existe 3 versions au cinéma, ou encore de **While You were Sleeping**, de Jon Turteltaub (1995). Il est question d'usurpation d'identité, d'envie de repartir à zéro, de tout changer, de lassitude du petit bonheur étriqué. Le héros est confronté à une tentation immense, magnifique et dangereuse, celle de devenir un autre. Nous le qualifions de "film noir", mais devrait-on dire "film de *midlife crisis*" (en français : "crise de la quarantaine" ou "de la cinquantaine", selon le dictionnaire...) ? Boredal juge parfaitement normale et courante la tentation de son personnage, mais il espère que la représentation de cette tentation sera un peu notre catharsis, et que nous repartirons délivrés de toute velléité, après avoir ingéré ce film comme une drogue et effectué un trip salvateur. Il qualifie **Kaelighed pa film** de film d'aventure sans aucune prétention à un réalisme social ou une leçon de vie. C'est filmé avec soin et calme par un Boredal qui a dit une fois que les films dogma lui donnent "le mal de mer". Une voix off, celle d'un homme gisant sur la chaussée, sous une pluie battante, nous introduit le film, et le conclut. Un hommage à **Sunset Boulevard** (Billy Wilder, 1950), dans lequel un mort flottant sur le ventre dans une piscine raconte comment il en est arrivé là.

**Dead Snow (Dod sno)** de Tommy Wirkola. Des zombies qui ne suivent pas tout à fait les règles du genre : ils supportent tous les temps, semblent se multiplier, courent très vite et résistent à tout. Quatre couples de jeunes, des étudiants en médecine, veulent goûter aux joies du chalet de montagne en plein hiver. Leur refuge est isolé, l'aménagement rustique, preuve en est en particulier la planche trouée qui sert de toilettes à

l'extérieur! Un détachement de soldats nazis disparus peu avant la fin de la 1<sup>e</sup> guerre mondiale va peu à peu les exterminer, après qu'ils ont chèrement et centimètre par centimètre défendu leur peau et leurs viscères. Ces zombies nazis grognent comme des bêtes enragées et, à les voir groupés, on s'attendrait presque à les voir danser Michael Jackson dans *Thriller*. Le film est teinté d'humour et truffé de scènes très gore impressionnantes. La bande-son contribue largement aux effets effrayants.



Le Suédois Peter Pontikis a tourné **Vampyrer** à Stockholm, en novembre 2007. Son film traite de la relation entre deux jolies sœurs qui ont des problèmes existentiels de survie, et d'adaptation. Dans la scène initiale, les deux sœurette sont en boîte, et la cadette entraîne un gars dans les toilettes, le tue et se nourrit. Puis elle invite sa sœur à finir le repas, l'aînée obéit avec réticence. On découvre peu après qu'elle est amoureuse et prête à essayer de changer (on la voit manger choucroute et saucisses, elle se donne de la peine et en a! Comme elle a tendance à grossir, un peu de diète ne peut que lui faire du bien! lui dira la petite sœur!) La cadette essaie désespérément de la retenir, elle ne veut pas changer, elle n'a que sa sœur. Cette nuit est une dernière cavale à deux. Elles vont courir dans le froid, sous la pluie, dans une ville déserte où il ne semble y avoir que leurs poursuivants et elles. Traquées par 4 motards casqués dont on ne voit pas les visages - elles ont tué leur comparse - elles ne cessent de fuir. Mais en dehors



de ce crime-repas, le film ne fait plus référence à leur essence de vampires : tout pourrait tout aussi bien se jouer sur un lien très fort entre deux soeurs parfaitement normales. C'est intéressant, mais finalement assez réducteur.

### **Carte Blanche à Bong Joon-Ho**

Nous avons renoncé à re-voir les excellents **The Thing** de John Carpenter (USA 1982) et **Hanyo (The Housemaid)** de Kim Ki-Young (Corée 1960), faute de temps. Nous n'avons donc vu que l'un des trois films choisis par Bong Joon-Ho, le Kurosawa qui avait déjà passé au NIFFF il y a quelques années.

Dans **Kairo** (2001, Kiyoshi Kurosawa), Taguchi, jeune informaticien, est retrouvé pendu dans son appartement. Sous le choc, ses collègues cherchent à en savoir plus sur ce suicide inexplicable. Une piste se dessine sous forme d'énigme, un mystérieux témoignage sur disquette laissé par la victime. De toute évidence, cette disquette recèle un virus qui contamine ses utilisateurs et transforme radicalement leur comportement. À Tokyo, l'inquiétude grandit à mesure que le virus se propage à travers les réseaux informatiques, faisant des victimes avant tout chez la jeune génération. Des petits groupes de jeunes se forment et tentent de résister alors que les disparitions se multiplient. **Kairo** n'est pas vraiment un film de fantômes, c'est plutôt une critique de notre société technologique dont les méfaits s'étendent toujours plus. Kurosawa dénonce notre mode de vie aliéné, dominé par l'informatique : notre ère de communication à outrance est une ère de l'isolement et de l'enfermement dans nos ordinateurs, iPod et autres consoles de jeu. Dans des contextes urbains ternes, glauques, où le vide est omniprésent, les personnages se

déplacent comme des insectes débiles dans un univers déserté et desséché. Je suppose qu'on peut dissenter à perte de vue sur ce film, et l'apprécier sans doute mieux dans les exégèses qu'il suscitera que dans la vision proprement dite. J'ai trouvé les scènes interminables, les situations répétitives et soporifiques. Les images brouillées et prémonitoires qui apparaissent à la télévision me rappellent, en moins réussi, **Ring** de Hideo Nakata (1998). Bref, le message n'a pas passé.

### **L'étrange selon Aoyama Shinji**

Shinji Aoyama a travaillé comme assistant de Kiyoshi Kurosawa et a passé réalisateur en 1995. Son film **Eureka (1999)**, tourné en scope et en sépia, a obtenu le Prix de la Critique internationale, et le Prix du Jury Oecuménique au Festival de Cannes 2000. Aoyama est considéré depuis lors comme un des grands espoirs du jeune cinéma japonais. Il était l'hôte du NIFFF 2009.

Nous avons mis **Chinpira - Two Punks** (1996) et **My God My God Why hast thou forsaken me ? (Eli, Eli, lema sebachani ?)** (2005) à notre programme, et nous n'avons pas cherché à en voir plus. Aoyama Shinji a sans doute tourné un chef-d'œuvre en 1999. Mais ses "questionnements d'une jeunesse hésitant entre la vie normale et celle des Yakuza" dans **Chinpira** ne m'ont guère intéressée. Ni sa description d'un fléau qui s'étend dans un futur proche sur le pays dans **My God, My God**, fléau qui pousse les gens au suicide. Les médias parlent du Syndrome de Lemming. Deux chasseurs de sons ont peut-être trouvé le remède. Des scènes interminables dans des campagnes désertes, des gens suicidaires que le bruit semble guérir, peu ou pas de dialogues, et peu ou pas d'action. On attend

que quelque chose se passe, et on se surprend à penser à tout autre chose, ou à dormir. Impossible de vous résumer ce qu'on a entrevu, entre deux attaques de paupières. En ce mois de juillet, j'ai été complètement imperméable aux visions pessimistes de Kiyoshi Kurosawa et Aoyama Shinji.

### New cinema from Asia

A-t-on fait les bons choix ? Avec **Connected** (Hong Kong 2008) et **Queens of Langkasuka** (Thaïlande 2008), sans aucun doute. Mais il est fort dommage que nous ayons raté **The Handsome Suit** de Tsutomu Hanabusa (Japon 2008), qui a retenu les suffrages du NIFFF et dont tous ont dit beaucoup de bien!



Nick Cheung (Detective Fai) et Louis Koo (Bobby) au sol. Les autres, euh...

**Connected (Bo chi tung wah)** de Benny Chan, est un excellent remake de **Cellular** de David R. Ellis (USA 2004), peut-être meilleur que sa source, parce qu'on y trouve l'humour en plus de tout le reste. Une femme est kidnappée, enfermée dans un hangar dans lequel elle réussit à retaper un téléphone détruit et établir une communication avec un inconnu qu'elle supplie de l'aider. Scènes de course-poursuite d'anthologie entre les puissantes voitures des très méchants et la petite Ford Ka jaune du héros malgré lui. Un tout petit peu film choral aussi : en alternance, on assiste aux appels désespérés de la jeune femme prisonnière d'une bande de mafieux, aux efforts de son

chevalier servant (malgré lui) pour lui venir en aide, à l'enquête que décide d'entreprendre un policier honnête sur son propre temps, et à l'espoir d'un petit garçon de pouvoir dire au revoir à son père à l'aéroport. On ne s'ennuie pas une seconde, le film est haletant et passionnant.

**Queens of Langkasuka (Puen Yai Jom Salad)** de Nonzee Nimibutr (Thaïlande 2008) est un film de pirates qui n'a rien à envier (pour la richesse visuelle, le rythme et les effets spéciaux) à la franchise du XXIe siècle : **Pirates of the Caribbean** (2003-2006-2007, Gore Verbinski). Lorsque des pirates, sous l'égide de l'infâme sorcier Black Raven, menacent d'envahir son royaume, la reine Hijau, sa sœur et sa fille (sauf erreur) vont rechercher aide et alliés pour défendre leurs sujets. Black Raven s'est mis en tête de recouvrer des canons redoutables enfouis au fond de la mer de Thaïlande. Pari, un jeune héros, va venir en aide aux souveraines. Il sera conseillé par un mystérieux magicien, White Ray, qui lui explique la dualité de l'être et la démontre en cours d'histoire en devenant Black Ray!

La photo est magnifique, les costumes et décors somptueux, les interprètes craquants. Un film d'aventures plein de noblesse, de romantisme et de sagesse. Les effets spéciaux avec la faune aquatique sont remarquables. Le ton de **Queens of Langkasuka** est épique, l'esthétique grandiose et achevée, alternant scènes en extérieur et séquences en studio. L'univers créé se développe pendant près de cent vingt minutes fort agréables. Le message de paix et de pardon passe sans être trop pesant, les rebondissements sont multiples, les personnages attachants, l'émotion certaine.

**Cybord She (Boku no kanojo wa saibôgu)** de Kwak Jae-Yong, Japon 2008, démarre comme

une comédie romantique de science-fiction pétillante! Jiro fête chaque année son anniversaire seul, personne ne le lui souhaite. Au restaurant dans lequel il a l'habitude d'aller apparaît une étrange jeune fille. Elle vient du futur. Sa rencontre avec une androïde bouleverse Jiro. On assiste, au cours d'une folle soirée, à une succession effrénée de gags montrant les surprises que réserve notre monde à une "alien" : elle prend ce qu'elle veut et ne paie jamais, boit du parfum, ne supporte pas l'alcool, mange comme vingt, etc. Jiro tombe amoureux, mais un robot n'est pas programmé pour aimer. Elle repart, et revient un an plus tard. Cette fois-ci, la jolie "cyborg" est censée sauver Jiro d'une catastrophe. Et elle se découvre des sentiments. De l'humour et un peu d'émotion nous amènent à suivre avec plaisir l'évolution de la relation entre cet humain un peu complexé et cette super-nana. Le ton est initialement léger, la possibilité d'un drame est suggérée, mais les situations burlesques perdurent jusqu'à atteindre un paroxysme censé être bouleversant. Comment classer ce film ? Une comédie romantique de science-fiction ?



À en juger par les effets spéciaux, le film a dû coûter beaucoup d'argent. Mais tout cela reste très gentillet, et,

somme toute, tourne un peu à vide.

## Compétition Internationale

Je ne reviendrai pas sur **Antichrist** sur lequel j'ai déjà écrit quelques lignes dans l'article "Cannes 09" paru sur le site e-media (voir [Festival de Cannes 2009 par SDS.](#) ).Le film a gagné au NIFFF le prix Titra et semble avoir fait un effet profond sur le public.

Nous n'avons pas pu voir **Fish Story**, de Yoshihiro Nakamura, (Japon 2009) qui a été récompensé au NIFFF, ni **Franklyn** de Gerald McMorro (Royaume-Uni et France 2008). Il n'y avait plus de billets. Les échos sur ces deux films sont très positifs, **Franklyn** est distribué en Suisse par Ascot-Elite, **Fish Story** n'a pas (encore ?) été acheté. Comme la plupart des films de la compétition, d'ailleurs. D'où l'importance pour le cinéphile/cinéphage de hanter les festivals!



Sam Parsonson, le psychopathe

L'action du film de Rupert Glasson, **Coffin Rock** (Australie 2009), se déroule sur la côte australienne, dans un petit village où tout le monde connaît tout le monde. On y vit essentiellement de la pêche. L'arrivée d'un juvénile inconnu va servir de catalyseur aux conflits latents et provoquer une escalade de violence. Mais l'intérêt réside surtout dans la problématique du "baby blues" (à la mode cette année avec Sid dans **Ice Age 3 : Dawn of the Dinosaurs** de Carlos Saldanha)! Rob et Jessie ont peine à avoir un enfant. Jessie, trentenaire, est obsédée

par l'envie de procréer et par la frustration de pas y réussir. Elle culpabilise son partenaire qui se sent jugé et méprisé, et leur couple s'en trouve fragilisé. Après une soirée arrosée et une violente dispute avec Rob, Jessie cède aux avances d'Evan, nouveau venu dans la communauté, et découvre bientôt qu'elle est enceinte. Elle sait de qui est l'enfant, mais essaie de le cacher au géniteur et à son mari. Mais lorsque Rob se vante dans tout le village d'avoir fait ses preuves, Evan ne l'entend pas de cette oreille : il est venu pour prendre femme et ce fœtus lui appartient! Bouillant de rage, il laisse éclater la violence qui sommeille en lui. Face à lui, Rob, toute la collectivité et même Jessie baignent encore dans la quiétude aveugle de leurs habitudes. Nous découvrons le vrai Evan avant eux. Il harcèle Jessie et fait de sa vie un enfer. Peu à peu, le psychopathe va plonger Coffin Rock dans l'horreur. Un excellent suspense qui rappelle le non moins excellent **Fear** de James Foley (USA 1996) avec Marc Wahlberg. Il aurait mérité une distinction.

**Grace** de Paul Solet (USA 2008) a pour principale protagoniste Madeline, une jeune femme malade du désir d'enfanter (toujours le baby blues!). Le film la montre, dans une scène précédant le générique, subissant l'accouplement puis se mettant en position du fœtus pour garder le possible spermatozoïde fécondateur. Adeptes de la culture bio, végétarienne ou végétalienne, elle veut accoucher dans l'eau, avec une sage-femme végétalienne, et surtout pas dans un hôpital. Pour quelqu'un qui ne vit que par les légumes et petites graines, Madeline a un étrange intérêt pour les émissions TV sur l'abattage et la reproduction d'animaux! Ce sont ses films d'horreur, sans doute! Peu avant son terme, elle apprend que son bébé est mort, mais décide

néanmoins de mener la grossesse à terme et d'accoucher naturellement. Elle accouche d'un bébé mort-né... qui revient à la vie. Miracle! Le nourrisson, qu'elle baptise Grace, la tète jusqu'au sang et n'est jamais rassasié. Vient le jour où Grace aimerait manger du solide, de même source... Dans l'entourage de Madeline les hommes sont faibles, ternes et soumis, seules les femmes semblent capables de détermination, que ce soit la belle-mère manipulatrice et possessive, le bébé Grace qui dévore pour survivre ou même Madeline capable de tout pour son enfant. La coupure entre Madeline et le monde réel, sa chute vers la folie, les cris du bébé dans le huis clos sinistre qui lui tient lieu de maison renvoient au climat angoissant né de l'inéluctable prise de possession par un être diabolique d'un **Eraserhead** (David Lynch, USA 1977) ou d'un **Rosemary's Baby** (Roman Polanski, USA 1968). L'atmosphère du film est envoûtante et effrayante. Le jeu des acteurs est parfait. Mais l'image est laide, floue et terne, les mouvements de caméra maniérés, certains inserts incompréhensibles. Le film a été tourné en Bêta digital, ceci explique un peu cela. Le rythme et la bande-son sont par contre irréprochables et témoignent d'un savoir-faire indéniable.

**Infestation** de Kyle Rankins (USA 2009) est un film d'invasion par de gigantesques coléoptères qui tiennent du crabe, de l'araignée ou encore du cancrelat. Cooper, un loser né, se réveille dans les bureaux de l'entreprise qui vient de le congédier. Il est enveloppé dans un cocon. Il se souvient du dernier entretien avec sa patronne, d'un bruit strident, et puis plus rien. Tous les humains sont enveloppés dans un cocon, et sont vivants. Les créatures sont partout. Cooper doit courir, frapper, finasser, pour survivre. Il réveille sa patronne, la fille de celle-ci, brune piquante et

décidée, et forme un petit groupe de survivants avec une masseuse asiatique versée en bio-chimie, une blonde météo girl en mal de mâle, un père afro-américain et son fils, soldat réformé, sourd-muet. Les survivants doivent s'organiser dans un monde envahi par des créatures belliqueuses, et même un loser sait alors prendre des initiatives. Le film n'est pas censé effrayer, mais plutôt faire rire d'un échantillonnage d'Américains très moyens. Et lorsque les humains deviennent hybrides, et qu'il leur pousse des pattes et des pinces, il est difficile de rester sérieux. Les dialogues sont très jouissifs, le comique de situation permanent. À voir.

**Left Bank (Linkeroever)**, de Pieter Van Hees, Belgique 2008. Un thriller d'horreur sans gore ni scènes de violence. Une jeune athlète doit renoncer à la compétition et prendre du repos, elle a des problèmes de santé. Elle fait la connaissance d'un archer et s'installe chez lui, sur la rive gauche de Antwerpen, un quartier qui était celui des parias et des lépreux au MA et qui est maintenant un quartier friqué. Mais des signes sont négatifs : sa mère perçoit des ondes négatives, des gens disparaissent, une sorte de suie noire se dépose un peu partout, la blessure qu'elle se fait en tombant en forêt s'infecte, devient noire et d'horribles poils poussent. L'atmosphère est angoissante, l'étai se resserre, dans un climat glauque, un isolement inquiétant, claustrophobique. Le clou de l'histoire n'est pas réellement intéressant, mais tout le chemin pour y arriver l'est.

**Moon**, de Duncan Jones, UK, 2009. Sam Bell (Sam Rockwell), est, dans le futur proche, un astronaute qui arrive au terme de son contrat de trois ans sur la lune où son travail consistait à collecter du combustible nucléaire pour les besoins énergétiques de la terre. Sa seule compagnie sur la lune :

le robot Gerty. Sam a hâte de rejoindre sa famille dont il se repasse sans cesse les appels vidéo.



Mais des malaises l'accablent, il a des maux de tête, il perd ses dents et finit par avoir un accident dans son module lunaire. Il ne meurt pas, il est même sauvé par un astronaute qui lui ressemble étrangement, et avec l'aide un peu réticente de Gerty, ils vont essayer d'y voir plus clair dans leur situation. Qui est-il ? Que lui arrive-t-il ? Qui est le nouveau venu ? Le scénario est intelligent, Rockwell est impeccable, et les décors parfaitement lunaires. À voir absolument.

**Tears for Sale (Carlston za Ognjenku)** d'Uros Stojanovic, Serbie et Montenegro 2008. Comédie en costumes, qui se déroule après la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale dans la campagne serbe. Un village où il ne reste que des femmes, qui ne savent plus ce que c'est qu'un homme. Deux sœurs se mettent en quête de mâles, partent dans le vaste monde, et y expérimentent désir, jalousie, haine. Elles se trouvent chacune un homme, espèrent échapper à leur destin et rejoindre Belgrade. En quelques mots : film très slave, musique très slave, superbes interprètes, scénario un peu ampoulé et message confus. C'est une fable sombre, dont les héroïnes sont des jeunes filles qui gagnent (bien) leur vie comme pleureuses professionnelles et ne savent rien des hommes : c'est donc bien une réflexion sur un pays ravagé par la guerre, même si de nombreuses scènes frôlent le burlesque! **Carlston za Ognjenku** est le film serbe le plus cher jamais fait. Le mélange de folklore balkanique avec des

images de synthèse est réussi : les couleurs chaudes de l'image rappellent un peu le travail de Bruno Delbonnel dans **Un long dimanche de fiançailles** (France 2004) de Jean-Pierre Jeunet.



**The Children** de Tom Shankland. (Royaume-Uni 2008) triche sur la marchandise : on nous y présente des enfants tueurs, et on brouille l'image pendant et après chaque meurtre! Deux familles parentes passent les vacances de Noël ensemble, avec leurs enfants respectifs (on a beaucoup de peine à savoir qui est à qui!), dans une maison à l'orée de la forêt. Parents modernes, copains, joueurs, en un mot "cool", croyant tout savoir de l'éducation et ayant réponse à tout (chacun à leur façon, bien entendu), et convaincus que leur progéniture a toutes les qualités. Dès le début du séjour bien arrosé, chaque paire de parents veut démontrer à l'autre qu'elle sait mieux y faire! De leur côté, les enfants observent, muets, peu amènes envers les adultes. Paulie, le petit garçon du couple en visite, est particulièrement hargneux, et barbouillé, il a vomi pendant le trajet. A-t-il attrapé un virus, l'histoire ne le dit pas. Mais tous les enfants se muent peu à peu en petits monstres, hyperactifs ou amorphes, toujours menaçants. L'aspect le plus réussi du film : c'est le maquillage sinistre des enfants et leurs regards qui vous font froid dans le dos. Autrement, je vous renvoie à **Quien puede matar a un niño ?** (connu aussi sous le titre : **Los Niños**) de Narciso Ibanez Serrador (Espagne 1976) qui m'avait paru à

l'époque nettement plus convaincant.

**Tormented**, de Jon Wright, (Royaume-Uni 2009) est un slasher qui se laisse voir, mais ne révolutionne pas le genre. La photo réaliste et propre, l'enchaînement d'événements prévisibles, les personnages très "clichés" de cette école (qui sont censés donner une image de société ?), tout cela est un peu "déjà vu". D'un côté la jeunesse dorée, le Cool Gang, ils sont beaux, sportifs, friqués et vains. De l'autre les marginaux, ici un bigleux, deux premières de classe pas vraiment jolies qui adorent Keira Knightley et un obèse asthmatique. Entre deux, Justine (sic!), une bonne élève qui préfère les cool aux adeptes de KK. Le réalisateur se moque ouvertement des forts en thème et des riches, il en fait des êtres ridicules et inintéressants, il laisse transparaître un petit peu de sympathie pour les parias. Le film débute par l'enterrement de Darren Mullett qui fut sa vie durant le souffre-douleur du Cool Gang. Il revient se venger, annonçant la couleur par SMS! Gras, chair transparente et verdâtre, yeux glauques, veines apparentes, et toujours asthmatique, son fantôme varie le style des punitions : mains tranchées au massicot, tête empalée sur une haute barrière, crayons bien taillés enfoncés dans les narines jusqu'au cerveau, tympan crevés par des décibels, décapitation avec une pelle, etc. Le fantôme ne fait pas dans la dentelle et n'oublie personne, car personne n'est innocent. Au cas où vous ne le sauriez pas, un "slasher" est un film d'horreur dans lequel un tueur psychopathe élimine les personnages un à un. CQFD.

**Vertige**, d'Abel Ferry, France 2009 est un "survival movie", dans lequel cinq amis se lancent sur une "via ferrata" (une voie sécurisée pour l'escalade) en haute montagne, en Croatie. Pour Chloé, Guillaume, Fred, Karine et

Loïc, le vertige des sommets et les éléments affectifs compliquent l'aventure, d'autant qu'ils découvrent avec horreur qu'ils ne sont pas seuls... L'expédition va rapidement virer au cauchemar. Abel Ferry livre un long métrage accompli dans le genre "enfermement dans un milieu hostile et lutte pour survivre". Le réalisateur nous a confié que ni ses comédiens ni son équipe technique n'étaient des habitués de la haute montagne et que la tension ressentie par le spectateur est peut-être due à leurs propres craintes. Avant l'affrontement final, les protagonistes auront eu le temps de se détester, de se battre, de se tolérer, mais pas vraiment de se comprendre.



Après une ascension périlleuse sur une paroi à pic, et une traversée angoissante sur un pont suspendu brinquebalant, les jeunes gens vont se jeter dans la gueule du loup. En l'occurrence, le loup est une créature sauvage et sanguinaire, peut-être un enfant loup devenu grand, qui considère tout humain comme une menace. La dernière partie du film est une lutte à mort entre les intrus et le monstre. Ferry sait filmer la montagne, les gouffres, les cimes d'arbres, et leur donner un caractère menaçant. La montagne devient ici un personnage hostile dont le monstre est le gardien. Quiconque viole le sanctuaire est condamné. Le film a été tourné dans les Pyrénées.

**The Good, the Bad and the Weird (Le Bon, la Brute et le Cinglé)** (Joheunnom Nabbeunnom Isanghannom) de Ji-Woon Kim, (Corée du Sud 2008) est une comédie-western

spaghetti qui se déroule en Mandchourie sous l'occupation japonaise, dans les années 1930. On y suit une chasse à la carte au trésor dans laquelle s'affrontent le bon chasseur de primes (joué par Woo-Sung Jung), la brute sans scrupules (Byung-Hun Lee), et le cinglé, une fripouille pleine de ressources (Kang-Ho Song). Les trois rôles sont tenus par des stars du cinéma coréen.



Un film trépidant et survolté de bout en bout, poursuites à moto, à cheval et en voiture, personnages grimaçants et peu attachants. L'influence de Sergio Leone (*Il buono, il brutto, il cattivo*, 1966) et d'Ennio Morricone est revendiquée. Le NIFFF nous l'a annoncé comme étant un "western-noodle" mélangeant tenues et décors asiatiques à ceux du traditionnel western. Dans une surenchère de courses, pétarades, bruits, batailles, la caméra toujours en mouvement et les interprètes en ébullition ne nous laissent guère de répit, on est à bout de souffle en fin de vision.

### L'Open Air

Parmi les six films présentés à l'Open Air, les deux titres ci-dessous sont en distribution en Suisse et les amateurs d'animation ne doivent en aucun cas manquer *Mary and Max*,

d'Adam Elliot, Australie 2009 (distribué en Suisse par Pathé Films) qui raconte l'histoire d'une improbable amitié entre une petite fille de Melbourne et un quadragénaire reclus, obèse et asocial de New York.



Mary (voix de Toni Collette)

L'autre film à recommander si vous avez l'estomac solide : **The Chaser (Choo Gyuk Ja)**, de Hong-Jin Na (Corée du Sud 2008) qui est distribué en Suisse par Mont-Blanc. Le film raconte la traque d'un ex-policier devenu proxénète qui se rend compte que ses filles disparaissent après avoir rencontré le même client : à l'évidence, un tueur en série sévit. Une chasse haletante débute, et on ne sait pas toujours qui est gibier... C'est l'occasion d'égratigner l'appareil policier coréen dans une descente aux

enfers dont certaines étapes sont presque comiques dans ce film très noir et très angoissant.

### Les mots de la fin

Au bout de cinq journées bien remplies (25 films !), je parodie Terminator : "I'll be back!" Mes films préférés de cette édition : **Moon, Coffin Rock, Infestation, Vertige, Connected, Left Bank, Viva Erotica, Queens of Langkasuka et Just another Love Story**. Le NIFFF continue de surprendre et captiver, il reste un festival sympathique et ouvert à chacun, et ses invités sont tout à fait abordables pour le commun des mortels, un point extrêmement positif !

Mais le NIFFF est aussi victime de son succès, il semble avoir atteint les limites de sa capacité d'accueil. Sans doute faudra-t-il revoir les questions logistiques pour l'édition 2010.

---

### Pour en savoir plus

- Site du NIFFF :

<http://www.niff.ch/index.php?section=1>

- Site de la Fédération européenne des Festivals de Films Fantastiques :

<http://www.melies.org/>

- Site de Clap.ch (le cinéma dans tous ses états) :

<http://www.clap.ch/index.php>

- Site donnant les horaires et détails pour tous les cinémas de Romandie :

<http://www.cine.ch/home.php>

Le cinéma scandinave, site Internet :

[http://cinemanageria.ifrance.com/cine\\_pays/cine\\_scandinave.htm](http://cinemanageria.ifrance.com/cine_pays/cine_scandinave.htm)

- Un ouvrage de référence pour le cinéophile :

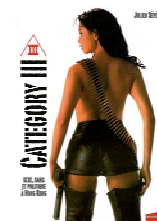
AMSTRONG Richard B. and AMSTRONG Mary Williams : Encyclopedia of Film Themes, Settings and Series (Paperback), McFarland & Co 2009, ISBN-10 0786445726

- Un autre ouvrage de référence très utile :

LOPEZ Daniel : Films by Genre : 775 Categories, Styles, Trends and Movements Defined, with a Filmography for Each, McFarland & Co 1993, ISBN-10 0899507808

- LE livre sur la Catégorie III (Hong Kong) :

SEVEON Julien : La Catégorie III, Sexe, sang et politique à Hong Kong, Bazaar&Co 2008, ISBN 978-2-917339-03-9



---

[Suzanne Déglon Scholer](#), enseignante au gymnase, Chargée de communication Promo-Film EcoleS et responsable de la TRIBUNE des Jeunes Cinéphiles, juillet 2009